

La descente du Congo.

Lecture faite à la séance du 8 novembre 1952 par Madame Marie GEVERS.

Des cascades de Stanley au lac de Stanley, de *Stan* à *Léo*, le Congo est navigable tout au long de mille cinq cents kilomètres.

Le bateau blanc à trois étages y mettra huit jours. Allez voir les chutes qui empêchent la navigation en amont. L'eau torrentielle fumant et bouillonnant parmi les rocs est belle. Mais le plus beau, c'est l'usage que les Wagénia pêcheurs en font.

Les échafaudages de perches à haricots, de branches flexibles, de pieux, noués de lianes et de cordes, fichés dans les interstices des roches affleurantes, forment des réseaux d'une résistance, d'une irrégularité et d'une légèreté surprenante.

Les nasses y sont attachées, filtrant l'eau. Les pêcheurs circulent dans ces dentelles de bois comme des araignées dans leurs toiles.

On raconte aux visiteurs une petite histoire édifiante : lorsque Stanley, malade des fièvres, parvint aux chutes, les Wagénia l'accueillirent, le soignèrent et le guérèrent. En souvenir de quoi le village est à jamais exempt d'impôts. C'est pourquoi les Wagénia semblent si vigoureux, sains et joyeux. Les beaux poissons qu'ils prennent dans les nasses et vendent à la ville se nomment des capitaines.

Le voyageur s'embarquera sur la fin du jour, à l'heure la plus écrasée de chaleur. Le quai à Stan suinte une sueur grasse, où l'huile de palme répandue colle, mêlée aux déchets divers et dans le désordre des câbles, des caisses, des ballots. Les vibrations de moteurs s'ajoutent aux cris des conducteurs de camions et aux piailllements des noirs. La proue du bateau, dirigée vers l'amont, reçoit le courant très lent ici, car après les Stanleyfalls, le fleuve ne disposera plus que d'une faible déclivité pour aller jusqu'à Léo. Dans les pentes fortes, les eaux ne se soucient pas mal des obstacles. Un jeu que de briser ou user les rochers, de les contourner en les ronger, ou bien, comme aux Falls, de sauter par-dessus les rocs éparpillés et de retomber en mugissant. Mais vaincre plus de mille kilomètres de forêts ! Des arbres, des arbres, des racines, encore des racines, ce doit être une lutte redoutable.

Un peu avant l'aube, le bateau vire et se retourne comme un dormeur qui se réveille. Le passager va guérir des trains, des autos et des avions. Le bateau voguera, lent, sur l'eau lente.

Les perspectives planes apaiseront les soucis, les grandes eaux à peine mouvantes laveront les poussières de l'âme, et les forêts offriront la nourriture de mystère indispensable à la sérénité.

L'hélice seule palpite comme un cœur très calme. Tout est calme et pourtant, le voyageur dans sa cabine sait qu'on est parti, qu'on avance sur le fleuve

légendaire et il rêve éveillé jusqu'à ce que la lumière montante, filtrée à travers les moustiquaires, l'attire au dehors.

On voudrait posséder cent mille regards, au premier matin sur le fleuve Congo, pour en percevoir toute la magnificence.

Une lutte entre les arbres et les eaux ? Non, les noces des arbres et des eaux. On les sent indissolublement liés... Et ce mot «indissoluble», en parlant des eaux... Sans les forêts, poindre de fleuve, sans le fleuve, point de forêts. Il semble que tous les arbres de la vaste dépression centrale du Congo aient germé à même les eaux. Les forêts ont drainé vers le fleuve toutes les pluies de tout l'espace équatorial. Le Congo n'est pas contenu par des rives, mais bien par des arbres. C'est une immense nappe d'eau douce étalée parmi les forêts et qui se déplace lentement. Ici, l'eau s'est dégagée des arbres, là, les arbres supplantent les eaux. Là, une île se forme. D'abord, ce n'était qu'un affleurement d'herbages, mais l'herbe a retenu le limon comme les nasses des Wagénia gardent le poisson capitaine.

Les racines têtent le limon, et un léger courant s'établit alors là où s'étirait de la vase coulante. Bientôt des arbres pousseront, les racines goulues mangeront la vase le long de la nouvelle berge, et voilà une passe qui se creuse. On pourra y naviguer pendant un an, ou dix ans ? Là-bas, la proue de l'île suivante s'effondre déjà dans le courant, tandis qu'en aval, à la poupe, un marécage herbu se prépare et l'agrandit d'autant. Le balisage du Congo doit sans cesse se faire et se refaire. La perspective d'eau s'étend à perte de vue entre les îles minces et longues. Le fleuve tourne-t-il donc ici ? Est-ce un coude ? Ou bien l'arrivée d'un puissant affluent ?

Ou bien une échappée sur la pleine largeur du Congo ? 20 km ? 30 km ? Jamais vous ne saurez si vous naviguez le long d'une rive ou le long d'une île, sauf si sur un bout de sol durci vous apercevez un espace dégagé d'arbres et chargé de tas de bois bien rangés : une halte pour bateaux à vapeur.

On croise donc une île comme un long navire touffu d'arbres.

Elle va vite, si on la longe de près. A peine dépassée, vous apercevez, là-bas, une île plus éloignée. Elle aussi glisse vers l'amont, mais moins vite que la première. Là-bas, très loin, une île légère et comme suspendue dans l'azur de l'eau vous accompagnera. Ainsi un clocher lointain, vu d'un wagon de chemin de fer, accompagne le train, tandis que les maisons ou les champs proches tombent rapidement dans le passé. Mais les îles animées de vitesses diverses ne sont point reliées entre elles par d'autres points de repères que l'eau partout identique. C'est pourquoi le bateau semble immobile au milieu de la danse des îles.

A peine l'île lointaine s'est-elle laissée glisser vers l'arrière que nous en atteindrons une autre, proche à toucher, proche à crier de joie en voyant si bien les arbres. Elle jette une grande ombre sur nous, elle nous coupe tout horizon, par une barrière d'arbres immenses. Ah ! Maintenant, c'est nous qui allons vite. Est-ce que ces feuillages inconnus s'agitent parfois ? Est-ce que l'eau coule ? Est-ce que les îles dansent ? Non, non, nous seuls, le grand bateau blanc des

blancs nous allons, nous voguons, avec un battement de cœur infatigable et régulier. Alors, au plaisir de la dérive se joint le plaisir des arbres. Barbus de mousses, ou de semences, ornés de boules de coton rose, festonnés de feuillages lourds comme des champignons, on voudrait les saluer par leur nom. Les noms indigènes doivent répondre à leur nature. Mais je ne connais aucun de ces visages végétaux, aucune des lianes enroulées aux troncs et qui retombent en écheveaux inextricables, aucune des plantes qui tissent les fourrés. Pas même un nom de famille à leur donner, sauf qu'on murmure parfois : fougères... Dans une heure ou dans dix minutes nous verrons le bout de l'île fléchir sous les herbes marécageuses.

Le balisage nous indiquera d'une flèche impérieuse de gagner tribord après bâbord. Ile ou rive ? Vers midi ce fut une rive : un poste dégagé d'arbres avec des gazons, des constructions, des hommes blancs et un drapeau. Les bateaux n'accostent pas s'il n'y a point de quai. De longues planches sont jetées.

Le pont inférieur du bateau blanc des blancs est plein de voyageurs noirs, avec leurs familles, leurs poules, leurs ballots, leurs ustensiles de cuisine. A chaque escale, les marchands leur offrent des nourritures ou des denrées bizarres destinées au négoce. Du pont supérieur, on voit ce que contiennent les mannes, et l'on mesure des yeux la dimension des longs poissons fumés, noirs, secs, liés comme des fagots. Et voilà les mangues, les bananes, des noix dont j'ignore le nom, et des chenilles blanches, grasses comme de gros vers de hannetons.

Ce doit être une friandise, car les acheteurs se précipitent.

On récolte ces vers, dit-on, dans le cœur de certains palmiers qu'ils dévorent. Les noirs raffolent de ces vers, mais jamais un blanc n'a pu se décider à les goûter. Parfois, une jarre d'huile de palme tombe d'une pirogue, se brise, et un épais nuage de vermillon s'en échappe. L'hélice bat déjà que les derniers colporteurs sont encore à bord. Ils sautent dans l'eau, pataugent, et regagnent la rive en tenant leurs mannes en équilibre sur leur tête.

Nous revoici parmi les îles. L'hélice bat, mais est-ce la preuve que nous avançons ? Les îles semblent vraiment douées de vie. Elles bougent et glissent. L'une d'elles, à mi-distance de l'horizon, s'arrête pour devenir le centre et le pivot de la danse... le ballet a repris et nous sommes les spectateurs.

Pour se désensorceler, il faut aller à l'avant du bateau voir l'étrave fendre le fleuve, ou bien se pencher à l'arrière et regarder le sillage. Quand les îles sont petites et rapprochées, on dirait qu'elles plient, déplient et font flotter de longues écharpes souples, couleur de ciel. Quand elles sont grandes, et qu'on les toucherait de la main, alors nous reprenons, nous, notre élan sur l'eau, mais elles s'emparent de l'air entier. Une odeur puissante décèle leur proximité, une odeur si forte qu'elle traverse les moustiquaires, entre dans les cabines et atteint le dormeur. Bien souvent j'ai quitté la sieste, me redressant sur la couchette, pour m'assurer que le parfum n'était pas imaginaire. Jamais je ne me suis méprise. Toujours la verdure irrévocable des forêts confirmait la réalité de la senteur.

Il faudrait habiter longtemps le fleuve pour pouvoir en analyser les éléments. En Ruanda, j'avais fini par distinguer les parfums. C'est alors seulement que l'on connaît vraiment un pays. Il y avait là les frangipaniers des jardins, les eucalyptus, l'odeur de la pluie ou du soleil sur les bananiers, ou les herbages, parfois aussi celle du bétail, ou des petits lis de Tunisie et, au vent sec, la poussière du sol latérisé. Ici sur ce bateau nourri au mazout, point de poussière, et c'est l'une des surprises dont on ne se lasse pas. Sur l'immense fleuve Congo, tout ce que porte l'air est végétal, pollens des lianes velues de minuscules fleurs jaunes, émanations de la vase en continuel travail de racines et de germination, et couvée par la chaleur ; sueur des arbres, faite de buées émanées du fleuve, bues, distillées par l'immense fouillis. On a beau savoir que l'air n'est chargé que d'éléments végétaux, il faut bien convenir que l'odeur livrée ou délivrée par la forêt a quelque chose d'inquiétant et de charnel.

On devine que le sol des îles, si caché soit-il sous la végétation, doit recéler un grouillement d'insectes et de reptiles.

On me dit que de grands mammifères, il n'en est point au milieu des eaux. Mais des singes, des oiseaux, des petits rongeurs.

Jamais on n'en voit. Le battement de l'hélice se perçoit de loin et fait se cacher tout ce qui vit. Sauf vers le soir le vol en guirlande des perroquets, ondulant et papillotant et les nuées, plus épaisses que des essaims d'abeilles, des oiseaux nommés républicains. Ils dépouilleront de toutes ses feuilles, comme des sauterelles, l'arbre sur lequel ils s'abattront.

Jamais, sur le fleuve Congo, jamais rien n'évoque la mer, même si les eaux s'étendent sur une largeur de trente kilomètres, même si le regard, entre les îles, atteint la limite de la visibilité.

Non, non, pas la mer. Une eau végétale.

Parfois, une étroite enclave de la forêt est habitée. Des huttes, un village, et sur la berge, les pirogues. A l'approche du bateau, elles sont mises à l'eau. Des hommes, des femmes, des enfants s'élancent pour la joie de se balancer dans les vagues du sillage, d'autres se jettent à l'eau et nagent pour se jouer dans les ondulations. Ils cherchent un simple plaisir physique. Même dans les sports et jeux d'Europe une part demeure réservée à l'émulation, à la gloire d'être le meilleur, le plus fort.

Ici, rien d'autre que la joie de l'eau qui bouge. En mer, on peut voir ainsi les troupes de dauphins arriver de loin, sautant et culbutant pour le plaisir de jouer dans le sillage des grands navires aux puissantes hélices.

Au coucher du soleil, la lumière orangée colore les eaux comme le jus d'un fruit pressé et soudain des nuages s'accumulent et reçoivent la chute du soleil. Mais à peine a-t-on le temps de se saouler les yeux de couleurs que la nuit paraît. Le bateau virera lentement pour aller se coucher près d'une rive, le nez vers l'amont, et s'endormir jusqu'à l'aube. Si le soir le surprend près d'un poste, c'est là qu'il ira, mais si l'horaire le veut autrement, le bateau, attaché par deux amarres à même la forêt, dormira le long des arbres et le parfum ensorcelé bercera toute la

nuite le sommeil des passagers. Quels arbres choisir, assez résistants pour empêcher toute dérive ? Deux nageurs noirs, dont c'est le métier, plongeront du haut du pont, emportant des câbles. Ils nagent avec une vigueur rapide, prennent pied sans hésiter ni tâtonner. Sont-ils donc certains que le bateau a fait fuir serpents et crocodiles ? Les arbres choisis sont solides. Personne n'a pu me dire leur nom. Ils ressemblent à d'immenses épines de rosier, tant ils s'évasent vers le sol et s'effilent vers le ciel. Le câble est noué à plusieurs troncs. Je regarde la berge et je comprends que nulle ancre ne puisse prendre dans cette matière mi-fluide, mi-solide. Pour retenir la forêt, il faut l'immense masse des racines et radicelles.

La ramure souterraine doit être aussi touffue que la ramure feuillue.

A peine a-t-on amarré que l'obscurité surgit. Qui voudra, appuyé à la rampe du pont, se recueillir, entendra venir la nuit équatoriale des forêts vierges. Ce sont les pas d'un silence chargé d'une surabondance de vie. A bord du bateau noué à l'île, le voyageur est à l'abri de tout danger, la peur n'existe pas, et pourtant l'impression est forte. Souvent, dans notre pays d'Europe, en écoutant la nuit secouée par les moteurs, dans une obscurité à laquelle, tout repos est interdit, je pense aux nuits de là-bas. Que ne donnerais-je, alors, pour être encore penchée vers la berge odorante et noire, pour voir se dessiner vaguement sur le ciel de huit heures la cime de l'arbre-épine de rose, pour respirer l'air infiniment vaste, et chargé de silence végétal.

Un soir, vers six heures, tous les serviteurs du bateau se mirent à courir en tous sens, ils fermaient les portes, rentraient les fauteuils, tiraient les moustiquaires. On se regardait étonné, mais ils n'avaient pas garé le dernier objet, qu'une tornade éclatait.

La nuit fut apportée hâtivement par un gigantesque nuage noir. Tout siffla, hurla, claqua. Et l'eau ? Voyons, les eaux ?

On les distinguait mal, mais pas une vague ne nous soulevait.

L'eau se contentait de bouillonner, furieuse sous l'averse chassée par la tornade. Puis l'averse, à son tour, apaisa la tornade et se changea en pluie droite, chaude et serrée. Le bateau vira.

Il était l'heure de son repos. Les plongeurs portèrent les amarres, trouvèrent les arbres-épines de rosier. Les fanaux du bateau, braqués sur l'île, montraient un toit de chaume supporté par des pieux et recouvrant une petite crique. Plusieurs pirogues, fuyant la tornade, y étaient déjà réfugiées, d'autres, attardées, surgissaient de l'ombre et se glissaient entre la berge et le grand bateau.

Des passagers du pont supérieur, où était le bar, hélaient, faisaient signe, puis jetaient à la volée des bouteilles de bière devant l'abri. Les gars noirs fouillaient l'eau et le limon, retrouvaient les bouteilles et les tendaient aux femmes blotties sous le chaume. Elles se penchaient, riaient, et l'on voyait luire leurs visages humides, leurs dents et leurs yeux. D'autres passagers jetaient de grosses pièces de deux francs coloniales.

Les chercheurs farfouillaient la vase et les retrouvaient toujours, se battant et se bousculant à grands éclats de rire. Ils criaient : « Encore, encore ! » On leur répondait « Wapi ! », mot qui veut tout dire et l'on jetait. Le jeu dura jusqu'au moment où survint une nouvelle pirogue, plus grande, montée par un personnage vêtu d'un pagne rayé blanc et rouge. Leur chef. Il se fit tout remettre, monnaie et boisson. Les passagers le traitaient de voleur et de tyran, en langue kiswaëli. Mais le chef garda les bouteilles et les sous, sachant que personne ne descendrait pour les lui reprendre, et il entra impassible dans l'abri, près des femmes.

On voudrait faire une comptine pour enfants congolais avec des noms d'escaliers : Janonge, Basoko, Bumba, Lisala, Mobéka, Coq !

Et le Coq est perché sur l'équateur. Partout la même humanité fourmillante, la même bigarrure. Mais la mode des pagnes varie. Tantôt le rouge bariolé domine, ou bien ce sont les verts et les mauves, ou les rayures, ou les carreaux. Dans l'un des postes, on pouvait admirer des pagnes ornés d'énormes portraits en médaillons. La reine Élisabeth d'Angleterre et son conjoint, St-Pierre de Rome et le Pape, la statue de la Liberté

et le Président Truman. Les dames élégantes serraient le pagne de manière à bien mouler leurs formes. L'un des grands portraits décorait exactement le bas du dos, ce qui à chaque pas faisait drôlement grimacer les visages illustres. A partir de Mobéka, le fleuve se recourbe de plus en plus vers le sud. Dans l'immense territoire compris à l'ouest, entre le Congo et son affluent l'Ubangi, la lutte de l'eau et des arbres demeure indécise. Un peu plus d'eau et voilà une immense mer intérieure, un peu plus d'arbres, et la forêt triomphait. De cette lutte sont nés les énormes marécages perdus derrière Nouvelle-Anvers. Forêts tout de même, mais marais aussi, et dont ceux qui les ont traversés parlent avec crainte. Cette rive molle ne sera jamais une vraie rive. L'eau du Congo l'imbibe et continue à se déplacer lentement vers la mer. On n'ose pas dire : couler. Elle y va, parce qu'elle veut bien y aller, mais rien ne l'y contraint... Pour mieux la connaître, on voudrait y voguer en barque légère ou en pirogue. Mais ce désir me semblait impossible à satisfaire. Il fallait saisir avec les yeux la beauté des eaux et la légèreté des pirogues faites d'un seul tronc.

A chaque poste, il y en a des dizaines, toutes différentes et en même temps toutes semblables comme les pétales d'une fleur.

Elles ont la beauté des objets façonnés à la main par ceux-là même qui les utilisent, elles sont pour ceux qui les montent comme un prolongement de leur propre être. A l'arrivée du bateau blanc, toutes les pirogues se dirigent vers lui, comme des aiguilles d'acier vers un aimant.

En arrivant à Coquilhatville, voilà sur la berge dépouillée de forêt, où le sol a pu durcir, un immense arbre-épine de rosier isolé. On m'assure qu'il marque exactement l'équateur.

C'est pour cela qu'on l'y a laissé. Je ne suis pas certaine que ce soit vrai. J'ai trop dit à mes compagnons de voyage combien j'aime ces arbres-épinés, pour qu'on ne m'en fasse pas accroire.

Mais l'arbre était si beau que je le garde dans mon souvenir.

Il y figure l'équateur.

Coq perché sur l'équateur. Des amis m'ont menée dans les allées plantées de manguiers, m'ont fait voir le jardin botanique aux arbres les plus tropicaux et les plus équatoriaux ; on m'a montré les rangées d'hévéas et leurs lessives de caoutchouc, et les immenses plantations de palmiers chargés de fruits roux dont on tire l'huile de palme à l'odeur écœurante, et la léproserie énorme et mystérieuse, close de fourrés épais, où quinze cents lépreux vivent sous la direction d'une poignée de sœurs missionnaires. Ils travaillent leurs champs et cultivent les arbres dont le suc, transformé en médicament, les soulagera et parfois même les guérira.

Or, c'est à Coq qu'une mésaventure de bateau manqué m'a permis de réaliser un de mes souhaits : naviguer sur le Congo dans une petite embarcation. Se détacher de la rive, sentir le gonflement du courant, si calme soit-il, voir surgir le bateau blanc, en évaluer les dimensions, accoster pendant qu'il dérive à la vitesse du fleuve, y monter... Ah ! Cette fois, j'ai mieux compris : le Congo a une chaleur d'être vivant, une douceur de pelage, une tiédeur de mammifères. Maintenant, nous descendions droit vers le sud. Un jour, une pluie légère avait été semée au milieu de la nappe d'eau mobile. L'heure brandissait encore le soleil non loin du zénith.

Le nuage glissa vers l'amont, découvrant le soleil, sans que la pluie cessât.

Alors, nous avons vu un arc-en-ciel équatorial.

J'ignore si le phénomène est fréquent. Il a une beauté de floraison.

L'arc, tendu très bas sur l'horizon, s'arrondissait devant les arbres des îles et se glissant sur l'eau, au bout de notre sillage, formait ainsi un cercle complet paresseusement couché. Les couleurs délicates semblaient un miracle printanier dans cet univers sans printemps, aux qualités violentes, où toutes choses sont poussées à cet extrême qu'on ne peut dépasser sans périr.

La danse noble et lente des îles continue, avec les échappées d'eau, découvertes puis cachées. Quand l'immense Ubangi nous rejoint, on croit ne voir qu'une perspective du Congo.

Et voilà la forêt, les arbres, l'arôme, les minuscules postes d'êtres humains, encore les arbres, les forêts, les îles... Parfois, un train de bateaux nous croise, et trouble l'intimité du passager avec l'eau et les arbres.

Ni photos, ni cinéma ne peuvent donner une idée de cette longue navigation en forêt. Autant puiser de l'eau de mer dans une bouteille pour figurer l'Océan...

L'écrivain se sent fier.

Car lui seul, disposant des mots et des images, pourrait parvenir à évoquer l'empire des arbres mêlé à l'empire des eaux.

Quand, au bout de huit jours on en atteint les frontières, la forêt balance encore longtemps des rangées de ces étranges palmiers borassus, qui semblent tous enflés à une seule longue racine, tant leurs lignes sont régulières. Le Kasai, on l'a vu arriver, car là le Congo s'est déjà rétréci. Bolobo, ses colifichets d'ivoire et ses marchands malins nous rapprochent des lieux de négoce et des comptoirs. Voici les monts de Cristal. Le Congo est réduit à un fleuve entre ses rives. Le Stanley pool. Léopoldville.

En aval, les Rapides, crispés sur une pente violente.

Ici aboutissent donc toutes les eaux disputées, retenues, offertes par les forêts et les lacs : le délicieux Kivu, l'effrayant Tanganyka, et les eaux de tous les vigoureux affluents. Du nord, ils ont apporté le courant de tous les ruisseaux, ruisselets, lacs et torrents échappés à l'attraction du Nil. Les eaux du sud ont nourri le beau Luluaba, et apportent le tribut des hauts marécages où, parmi les fermentations et les végétations inquiétantes, se partagent les eaux exigées par le Zambèze et celles qui flueront, par Borna, jusqu'à l'Océan. Les grands steamers naviguent depuis longtemps lorsqu'une ligne d'eau plus sombre, dans la mer, indique la limite atteinte par les eaux végétales du fleuve Congo.

Renseignements :

nadouevrard@yahoo.fr